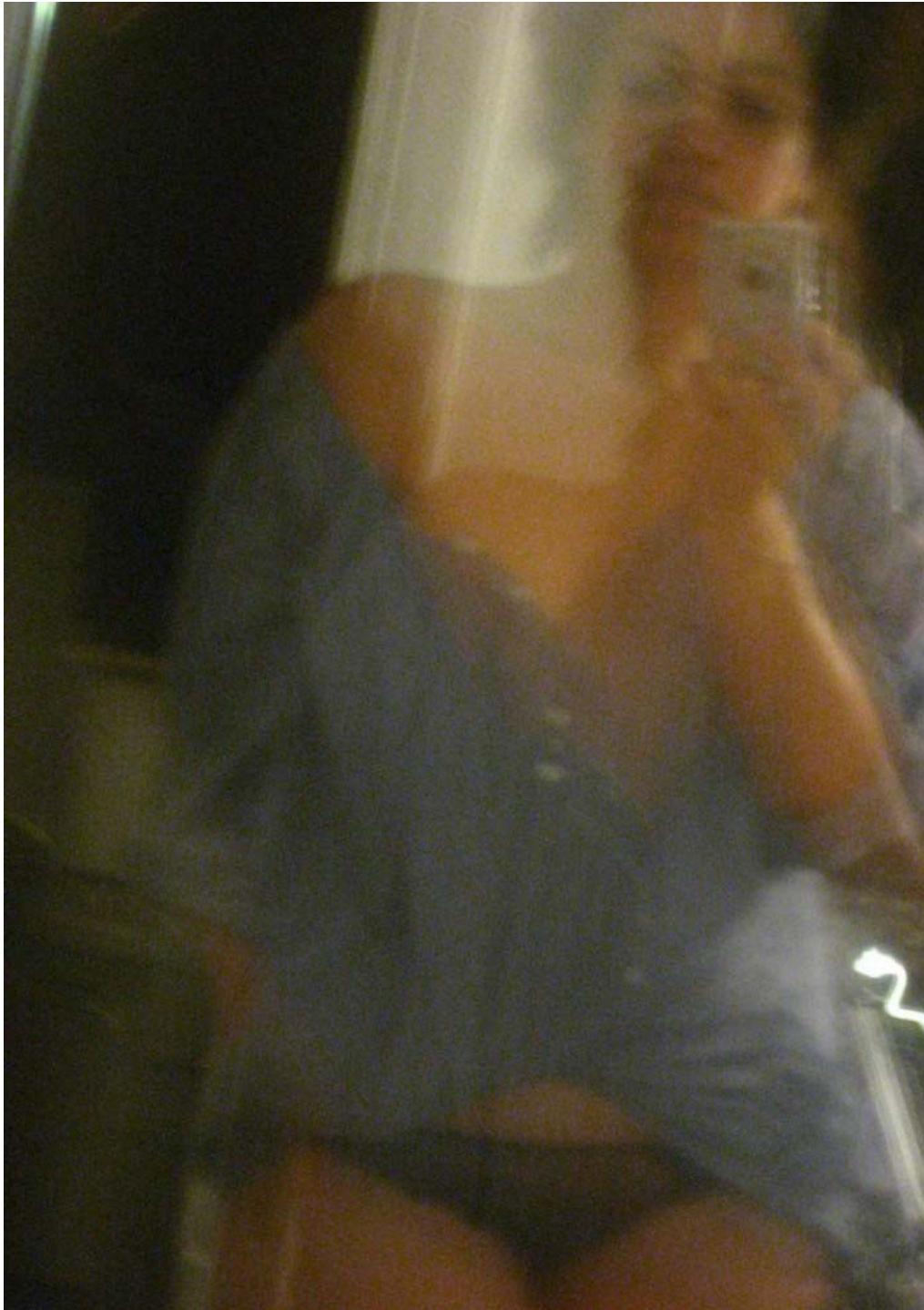


Le Corps de Fadwa

Abdellah Taïa

Texte repris du site de La Triennale des Arts contemporains, Paris, Palais de Tokyo, 22-26 août 2012,

<http://www.latriennale.org/fr/lejournal/parler-monde/le-corps-de-fadwa>
avec l'aimable autorisation de l'auteur



Au Maroc, on ne se serait jamais connus.

Au Maroc, tout nous aurait séparés, éloignés l'un de l'autre.

Paris, ville que nous réinventons chaque jour et chaque nuit, nous a permis de dépasser ces frontières, celles des classes sociales et de leurs injustices. À Paris, nous avons cessé d'être aveugles sur nous-mêmes. Nous avons marché l'un vers l'autre.

Cela s'est passé en 1999, le roi du Maroc, Hassan II, était encore vivant. Un samedi après-midi. Dans la Maison de jeunesse et des sports du XI^e arrondissement. Métro Parmentier, ligne 3. Derrière un stand, je faisais l'écrivain en signant quelques exemplaires du recueil collectif *Des nouvelles du Maroc* où j'avais été publié pour la première fois de ma vie. Une jeune fille s'est présentée. Elle a dit : « Je suis Fadwa. » Et c'est tout.

J'ai levé la tête et j'ai vu. Je n'ai rien dit. J'ai regardé cette fille qui venait vers moi mais ne se donnait pas complètement, qui voulait quelque chose de moi mais n'avait pas encore trouvé le moyen de l'obtenir. Une fille, une petite fille. Mais surtout un corps. Un corps à part. Comment le décrire sans le juger, sans le dégrader ? Un corps qui est la vie même. La vie mélangée, généreuse, complexe, débordante d'énergie, blanc, noir. Un ballon. Un ice-cream. On a envie de le toucher tout de suite, ce corps. Oublier son propre genre, et aller vers ce corps noué et ouvert pour avoir un peu de son goût, son sel, son miel.

J'ai eu envie de tout cela. Immédiatement. Je suis homosexuel depuis longtemps. Depuis toujours. Et devant le corps de cette fille, loin de moi et de mon monde, une transformation avait lieu. Une révélation. Un courage nouveau. Un désir nouveau. Il fallait que je touche cette fille, que je ballade mes mains sur son corps, sur ses formes, sur son visage, ses fesses incroyables, ses cheveux crépus, inexplicables et fascinants. Il le fallait. Et pour cela, je devais parler. Donner la réplique. M'engager.

Elle avait dit : « Je suis Fadwa. » Et c'est tout. Plus tard, j'ai appris que c'était là sa façon d'entrer en contact, donner très peu, donner juste un mot, juste un signe, mais adopter l'attitude qui allait lui permettre de réussir dans sa mission. Avec moi, ce samedi-là, elle n'avait pas besoin d'étaler d'autres techniques de séduction. Son « Je suis Fadwa » m'a suffi. Je suis tombé. Je me suis accroché. J'ai tendu ma main. J'ai dit : « Je suis Abdellah. » Elle a répondu, très coquine : « Je sais. » Elle savait donc. Elle savait ce qui se passait en moi bien avant moi. Plus tard, j'ai su tout cela, j'ai compris ce qui s'est passé réellement entre nous à ce moment-là, dans cet arrondissement de Paris où la vie n'était soudain plus la vie, où Paris, le Maroc et la France ne signifiaient soudain plus rien. Ce qui avait un sens, fort, gigantesque, troublant, envahissant, maladroit, petit, gros, riche, pauvre, c'était le corps de Fadwa. Une toute jeune fille. Une petite sœur. Une Marocaine. Comme moi. Pas comme moi. Mais au moment de la rencontre, cette nationalité importait peu, nous n'en avions plus besoin. Nous étions ailleurs. Nous n'avions échangé que nos prénoms pour l'instant et déjà nous étions sur et dans un ciel autre. Au-delà de nos conditions, de notre religion musulmane, de notre identité sexuelle.

Elle m'a révélé plusieurs années après : « Je ne savais pas que tu étais homosexuel quand je t'ai rencontré. » Cela m'a fait plaisir. Je lui ai répondu : « Je ne savais pas que tu étais marocaine. Tu as dit ton prénom qui aurait pu être marocain mais le reste, ton être, ton corps disaient une autre origine. Tes cheveux. Surtout tes cheveux viennent d'un autre monde... Tu es blanche comme une femme de Fès. Et tes cheveux sont ceux d'une femme noire. Une

Africaine. » J'avais vu juste. Elle m'a alors raconté une partie de sa vie. Du côté de son père né à Marrakech et dont la grand-mère était une Africaine noire, une esclave de son père.

Cela m'a bien sûr intrigué. Il me fallait en savoir plus. Sur ces origines. Sur cette femme noire qui modifie le corps de toute une famille, lui impose sa couleur, ses formes, ses traits, ses cheveux. Son souffle. Son inspiration. Sa façon de se déplacer et de danser sur la terre.

Cela a pris beaucoup d'années avant que je ne connaisse (presque) toute l'histoire de Fadwa, du corps de Fadwa attaché à un passé douloureux mais tellement magique.

À la Maison de jeunesse et des sports du XI^e arrondissement, la jeune fille Fadwa, qui n'avait que 19 ans, voulait autre chose de moi. L'écriture. Je venais à peine de commencer à écrire, à être publié, et déjà il me fallait donner des conseils. Un encouragement. Une ouverture. J'ai répondu sérieusement, je crois. Trop sérieusement. Et cela l'avait surprise. On n'en était plus au stade de faire connaissance. On était passés, en une minute, à une autre étape. Comment écrire ? Qu'est-ce qu'on doit écrire ? Pourquoi écrire ? Par quoi écrire ? Et les djinns, nos djinns, nous aident-ils pour cette aventure ?

À sa deuxième question, je voulais répondre par une évidence. Il n'y avait aucun doute en moi. Ce que Fadwa doit écrire, c'est le corps de Fadwa. Il dit tout, ce corps. Il porte tout. Le mystère, les douleurs, les histoires, les frontières, le noir, le blanc, les crises de panique, la sorcellerie, la sensualité débordante, la malice, la sexualité décomplexée, la spiritualité païenne, libre, de plus en plus libre.

Je me suis abstenu de lui dire tout cela. Ce n'était pas le bon moment.

Quand alors ?

Elle me regardait toujours avec ses grands yeux innocents, qui se voulaient innocents. Que répondre à ces questions ? J'ai compris qu'il me fallait faire quelque chose. Réagir tout de suite. Elle était silencieuse. Mais en aucun cas gênée par ce silence qu'elle installait. Je devais prendre le pouvoir, l'initiative. Dépasser mes complexes. Écrire le deuxième acte entre elle et moi. À l'époque, je séduisais les gens autour de moi en leur faisant à manger. J'ai usé de la même technique. J'ai proposé à Fadwa de venir manger un couscous, chez moi. Quand elle voulait.

Elle a ri, et elle a répondu : « Tu sais faire de la cuisine marocaine ? »

C'est à ce moment-là que le Maroc, cette frontière, est apparu entre nous. Il nous divisait et nous ramenait à notre origine réductrice, à notre place.

La manière avec laquelle Fadwa avait prononcé cette phrase m'a fait comprendre sa classe sociale au Maroc. La bourgeoisie. Elle avait sûrement fait ses études au lycée français. Plus tard, elle me l'a confirmé. Plus tard, j'ai compris qu'elle n'appartenait pas complètement à cette classe supérieure et méprisante au Maroc. Elle avait juste appris à parler comme les bourgeois du Maroc, utiliser cela comme un pouvoir, pour se défendre, séduire peut-être.

J'ai étouffé une crise de panique qui montait en moi et j'ai donné à Fadwa mon numéro de téléphone et mon adresse, rue Oberkampf.

Elle est repartie. Elle a prononcé trop peu de mots : « À la semaine prochaine alors ! » Et elle a rejoint un homme qui l'attendait à un autre stand.

Qui était-il, cet homme ?

La réponse est venue le jour du couscous. « C'est mon frère. C'est lui qui m'a poussée à aller te voir ce jour-là. Il m'a encouragé à te poser des questions sur l'écriture... »

Son frère ! Savait-il que j'étais homosexuel ? Cela se voyait-il sur moi ? J'avais besoin de savoir. Une réponse. Vite. Vite, s'il te plaît. De la bouche de Fadwa toujours : « Oui. Et non. »

Et elle, savait-elle au début ? Avait-elle deviné ?

Non. Elle me l'a répété plusieurs fois. Et chaque fois j'avais du mal à la croire. Le jour du couscous, elle avait ramené avec elle une copine, Jamila, elle aussi marocaine, elle aussi bourgeoise. C'est cette dernière qui lui avait « ouvert les yeux ». Mais, au fond, comme pour moi, cette révélation n'a rien changé entre Fadwa et moi. Dès le départ, dès la première seconde de notre rencontre, on débordait, elle et moi, on sortait de nos cases et on se redécouvrait dans une autre vérité, une autre vie. En 1999, j'étais un homosexuel marocain qui venait d'arriver en France, un homosexuel qui voulait s'assumer, entrer sérieusement dans la liberté du corps et de l'esprit. Fadwa était a priori une fille hétérosexuelle et, jusque-là, jamais elle n'avait réfléchi sur son identité sexuelle.

Cela a pris plusieurs années pour dépasser tout ce qui nous séparait. Se moderniser pour de vrai. Se débarrasser des peaux qui n'avaient jamais été les nôtres. Se perdre dans Paris. Avoir faim dans Paris. Froid. Pleurer des nuits. Dormir. Trop. Éviter les mauvais regards. Faire face à l'administration française. Tomber beaucoup. Se relever douloureusement. Oublier Fadwa. Oublier Abdellah. Se souvenir de Fadwa. Se souvenir d'Abdellah. « Allô, Fadwa, tu viens ! » « Allô, Abdellah, où es-tu ? Dans quel arrondissement vis-tu maintenant ? »

Et on se retrouvait. On se redécouvrait, corps à corps. Histoire à histoire. Dans le cri. Et la danse. Les chansons : Abdelhalim Hafez, Hocine Slaoui, Najat Aatabou, Samira Saïd. L'un dans l'autre, l'un dans le pas-l'autre, avec une facilité extraordinaire. L'un en même temps que l'autre. Folle et fou. Déesse et disciple. *Drama queen* et guérisseur d'un autre temps.

Elle avait mal, Fadwa. Mal. Mal. Dans tout son corps, des nœuds. Elle le disait. Elle me le disait. Je l'écoutais. J'ai appris à l'écouter, sans tout partager avec elle, mais je l'écoutais. J'entrais dans sa vie, par tous les pores de son corps. Les couches successives de sa vie, de son âme. Dans sa logorrhée, ses monologues. Ses folies. Son errance. L'amour. La vengeance. Les sorts à jeter. L'intensité folle qu'elle mettait dans chaque histoire qu'elle vivait, dans chaque moment. Sa vie en dépendait. Son histoire en avait besoin, de cette tension, de cette parole, de ce désir d'entrer dans l'autre, dans la main de l'autre. De ma main. Me posséder. Me coloniser.

L'ambiguïté n'a pas cessé d'augmenter entre nous. Nos deux corps. Elle tombait. Je la ramassais. Elle pleurait. Je pleurais avec elle. Elle revenait à son passé. Je lui apportais un cheval. Le cheval ailé du prophète Mohammed. Bouraq. C'est son nom. C'est avec ce cheval mythique que Mohammed a effectué son Voyage nocturne, qu'il a franchi les 70 000 voiles du ciel, qu'il a rencontré Dieu et qu'il Lui a parlé.

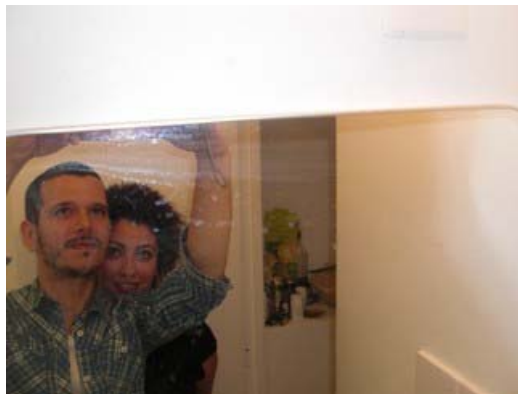
« Fadwa, viens. On monte. »

Nous montions loin, haut, dans ce ciel autre où ce que nous avions appris de nous-mêmes, de l'islam, n'avait soudain plus le même sens, le même goût. Nous étions avec nos ancêtres. Nous étions dans un laboratoire. Un tribunal. Une aire de jeu. Un jardin de grenadiers. Nous étions, comme au début, noirs. Noirs par amour. Noir parce que c'était notre premier pas dans le monde, l'univers.

Nous étions dans une baignoire. Rue Daguerre. Rue de Clignancourt. Rue de Belleville. Peu importe. C'était toujours la même baignoire. On fermait les yeux pour mieux voir. On se déshabillait. On entrait dans le même bain. La même eau. La même purification. Et on ne parlait pas. Plus. On dormait comme ça : dans l'eau, dans la baignoire, l'un dans l'autre, mélangés, morts, vivants, frère et sœur. À Paris. Sans Victor Hugo. Sans Marcel Proust. Mais avec Choderlos de Laclos pour elle. Et Arthur Rimbaud, primitif et Africain errant avec sa caravane, pour moi.

On lisait en nous. Pour nous. On récitait. On créait un moment où tout pouvait être dépassé. Je n'étais plus un pauvre Marocain soumis, je n'étais plus un homosexuel perdu, je n'étais plus un cérébral. Fadwa me guidait. C'était elle qui avait le noir en elle, le goût noir, les cheveux des Noirs, la baraka des Noirs. C'était elle qui tombait plus souvent que moi, plus rapidement que moi. C'était elle la messagère. La voyante. La *chawaffa*. La sorcière. Elle avait le pouvoir. Elle était faible. Elle était forte. Elle était dans l'au-delà. J'oubliais tout et, heureux, j'entrais en elle. En nous.

L'écriture pouvait alors arriver, se concrétiser. Se matérialiser. À partir d'une connaissance profonde des rivières sous la terre. En nous. En écoutant les voix qui nous accompagnent. En impliquant nos anges à gauche et à droite. Écrire nus. Écrire à deux. Deux. Un. Continuer, par des transgressions nécessaires, l'éternité. Mieux : l'arrêter et lui imposer notre souffle commun, nos sexes mêlés, nos genres fondus, notre amour de toujours. Notre vision du genre humain. Notre religion.



Fadwa Islah *Pas de titre...*, 2011